

Montréal au XIX^e siècle : conservation et classes sociales

Raymond Montpetit

Volume 3, numéro 1, septembre 1977

Nicole Brossard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200099ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200099ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Montpetit, R. (1977). Montréal au XIX^e siècle : conservation et classes sociales. *Voix et Images*, 3(1), 158–160. <https://doi.org/10.7202/200099ar>

**Montréal au XIX^e siècle:
conservation et classes sociales**

En juin dernier s'est tenu à l'Université McGill un colloque intitulé «la Fin d'une époque, le Canada de 1880 à 1914»; il s'agissait d'un

symposium présenté par la Fondation Macdonald Stewart en collaboration avec la revue *Canadian Collector*; pour en illustrer le thème, le Musée McCord monta une exposition intitulée « la Fin d'une époque: Montréal de 1880 à 1914 » et publia un catalogue subventionné aussi par la Fondation Macdonald Stewart. À plus d'un titre cette exposition nous paraît typique d'une attitude courante des historiens de l'art et des conservateurs, envers la représentation du passé, et sans contester son intérêt, elle nous suggère ces quelques réflexions.

Nous savons que le déplacement que fait subir un musée aux objets qu'il montre n'est pas sans conséquence sur la signification que ceux-ci véhiculent: en effet, au musée l'objet esthétique est à la fois *isolé* de son contexte et *intégré* à une foule d'autres objets avec lesquels il est maintenant en contiguïté. Mais c'est autre chose que nous visons ici, non pas ce déplacement fondamental sur lequel un musée s'édifie, mais bien une distorsion affectant la vision du passé collectif que le musée diffuse: quelle vérité historique un musée comme le McCord incarne-t-il? Entrons voir cette « époque » que le titre même de l'exposition nous dit être « finie ».

En entrant l'on constate tout de suite que tout est *beau* dans cette « époque » révolue, rien, un coup d'œil le prouve, n'est comme aujourd'hui: qu'il s'agisse de la salle à manger de la résidence de Robert Reford (1900-1901), des manteaux de soirée ou des robes de jour, des écrans tendus de brocart ou des services à thé, tous sont là, savamment étalés à nos yeux, pour témoigner d'un temps dont ils sont la trace visible, d'un temps qui sans eux, serait pour nous perdu. Or quelque chose est justement perdu en eux, leur visibilité même agit comme cache et leurre de quelque chose qui, pour faire simple, pourrait être nommé le réel historique.

Au nom de quelle généralisation ces objets s'arrogent-ils le droit de représenter une époque? Ne sont-ils pas fort circonscrits et identifiables à un sous-groupe social, à un seul, échappant en cela à l'immense majorité des gens de l'époque (1880-1914)? Est-ce bien un *temps* que l'on conserve et évoque, ou n'est-ce pas plutôt un certain *espace social* dont il est facile de tracer la frontière et l'appartenance? Alors que de 1870 à 1910 la croissance industrielle de Montréal s'accélère et que la ville commence à revêtir l'aspect d'une ville manufacturière, rien de ces caractéristiques réelles n'est retenu ou évoqué dans cette conservation mystique et mystifiante: cette généralisation est un exemple type du processus d'universalisation, par lequel le particulier se présente comme le tout.

En effet, chaque nouvelle classe qui prend la place de celle qui dominait avant elle est obligée de représenter son intérêt comme l'intérêt commun de tous les membres de la société ou, pour exprimer les choses sur le plan des idées: cette classe est obligée de donner

à ses pensées la forme de l'universalité, de les représenter comme étant les seules raisonnables, les seules universellement valables.

Marx, Engels, *l'Idéologie allemande*.

Pourquoi ce passé spécifique, ces décors et ces objets seraient-ils les nôtres, ceux qui désigneraient en propre l'époque 1880-1914? Le passé, comme les titres et les propriétés devient alors partie intégrante d'un héritage transmis à l'intérieur d'une seule classe qui, comme pour le reste, contrôle ce qui prendra aux yeux de tous, la figure du passé.

L'on est en droit, nous semble-t-il, d'exiger qu'une exposition qui traite d'un thème historique et dont le catalogue précise qu'elle s'inscrit dans «l'histoire sociale du Canada» (page 4), respecte et précise la réalité socio-historique qu'elle entend montrer: car une classe sociale n'est pas symptomatique de l'ensemble d'une époque.

La bourgeoisie a effacé son nom en passant du réel à sa représentation, de l'homme économique à l'homme mental.

Roland Barthes, «le Mythe aujourd'hui».

Si ces objets sont au musée, c'est qu'ils étaient liés à un «capitalisme ornemental» qui ne prévaut plus quand ceux qui dominant la ville et la construisent n'y habitent pas et n'ont aucun souci que leur «résidence» reflète dans la pierre la particularité qui les distingue de leurs concitoyens.

Raymond Montpetit
